

P. Mauro Giuseppe Lepori OCist

Que pouvons-nous apprendre du confinement global ?

Réflexions d'un moine

Le rôle du moine dans la confusion de l'histoire

Nous vivons un temps incertain, un temps de confusion, et ceci pas seulement depuis le début de la pandémie du Covid-19. La scène du « grand théâtre du monde » qu'est l'histoire semble échapper au Régisseur et aux acteurs. Le jeu des libertés, toutes employées à préserver leur intérêt propre, est devenu un enchevêtrement inextricable. Un moine, que peut-il dire ou éventuellement proposer en tant que moine dans cette situation ?

Dans un livre dédié au monastère d'Optina, Vladimir Kotel'nikov écrit que « la figure du *starets* [Makarij], telle une colonne vertébrale spirituelle de tout ce monde qui s'adressait à lui, régénérait la structure christocentrique du monde même » (cf. *L'eremo di Optina e i Grandi della cultura russa*, Milano 1996, p. 105). Et il écrit du *starets* Amvrosij, celui qui a inspiré Dostoïevski pour la figure du *starets* Zosima dans *Les Frères Karamazov*, qu'il « introduisait quiconque s'adressait à lui dans le monde christocentrique lumineux et ordonné dans lequel il vivait lui-même, dans lequel la personne retrouvait l'ordre, la liberté et la force de s'opposer au chaos de l'existence et en même temps aux faiblesses de la vie » (ibidem p. 147).

Je me rends compte que, si la vocation monastique doit jouer un rôle sur la scène de l'histoire, ce rôle devrait être justement celui d'aider tous les acteurs à trouver une sortie de la confusion. Sortir de la confusion ne veut pas dire quitter la scène du monde, mais retrouver ce qui fait l'unité du processus de l'histoire.

Comment retrouver ce facteur unificateur ? Avant tout en reconnaissant que nous ne le fabriquons pas nous-mêmes. C'est un « facteur » au sens littéral du mot, c'est un Sujet « qui fait », qui agit, et non un produit de nos mains ou de notre esprit. Dieu n'a pas embrouillé les langues des constructeurs de la tour de Babel parce qu'il aurait été jaloux de leur œuvre, mais parce les bâtisseurs s'imaginaient être eux-mêmes les garants de son unité et de son harmonie (cf. Gn 11,1-9).

Le vrai facteur d'unité pour toute la scène du grand théâtre de l'univers est la liberté aimante de Dieu qui crée et permet tout avec un sens, avec un dessein. C'est pourquoi on ne sort pas de la confusion de la société, de la culture et de l'histoire ou d'une existence personnelle sans s'arrêter pour écouter Celui qui fait et dirige l'univers. Lui seul peut nous suggérer ce qui, à chaque moment crucial d'une époque, nous aide à assumer un rôle dans l'histoire nous permettant, à nous et aux autres, de sortir de la confusion.

Dieu ne renonce pas à notre liberté

Il est essentiel, dans tout cela, de se rappeler que Dieu ne renonce jamais à la liberté, ni à la sienne ni à la nôtre. Quand nous prétendons que Dieu agit, nous voudrions toujours qu'il renonce à la liberté mystérieuse de son dessein sur l'histoire. Nous voudrions surtout que Dieu renonce à *notre* liberté, à cette liberté qu'il nous a laissée jusqu'à nous permettre de nous révolter contre lui, de le trahir, de choisir le mal et la mort. Nous voudrions surtout que Dieu enlève la liberté à nos ennemis, à ceux qui nous tyrannisent, qui abusent du pouvoir, qui ne respectent pas la liberté des autres. Quand la confusion est excessive et devient dangereuse pour tous, nous voudrions que la liberté de Dieu intervienne en annulant la nôtre. Ce n'est pas pour rien que dans ces périodes, les régimes ou les idéologies totalitaires ont bon jeu.

Mais Dieu ne renonce pas à notre liberté parce que sans elle, tout le processus qui s'étend de la création à la parousie, perdrait son sens, sa finalité et, en conséquence, échapperait au projet de Dieu. Le sens de tout est que la liberté du cœur de l'homme aime éternellement Dieu qui l'aime de toute éternité.

Nous devrions aussi lire dans un sens eschatologique le dialogue entre le Christ ressuscité et Simon Pierre sur la rive du lac de Tibériade. Tout le processus de l'histoire peut être embrouillé et plein de manquements et de fragilités comme la vie et le cœur de Pierre ; mais Dieu ne renonce pas à ce que le sens de toute la réalité, le sens même du péché et de la trahison, soit que l'homme puisse répondre « Oui, je t'aime ! » à Son amour infini.

Toute la scène du chapitre 21 de l'évangile de saint Jean pourrait être lue comme une parabole eschatologique sur le sens du cosmos et de l'histoire. La pêche infructueuse de cette nuit semble décrire l'effort humain tendu vers une fécondité que l'homme ne peut se donner par ses propres forces. L'arrivée de Jésus à la fin de la nuit est comme sa venue à la fin des temps quand lui-même donnera sens et accomplissement à tout le processus de l'histoire. De fait, Jean reconnaît que « c'est le Seigneur » (Jn 21,7). Mais le vrai accomplissement de l'histoire n'est pas la pêche abondante, c'est-à-dire la réussite de l'histoire, mais que l'homme pécheur, l'homme fragile et incapable de garantir la fidélité et le courage qu'exige la vie, dise humblement à Dieu « Je t'aime ! » en reconnaissant que tout est grâce.

Vigies sur la mer dans la nuit

Je me rends donc toujours mieux compte que l'Esprit Saint a suscité la vocation monastique en de multiples formes, même non consacrées, même non chrétiennes, pour qu'il y ait parmi les acteurs du grand théâtre du monde des personnes qui ne jouent aucun rôle précis, mais qui sont à l'écoute de Dieu pour accueillir la Parole capable de tout unifier. Le rôle principal du moine, de la moniale est le silence qui s'arrête pour écouter le Seigneur du cosmos et de l'histoire, pour transmettre à la communauté humaine ce que Dieu dans la liberté de son amour divin inspire à la liberté humaine créée pour aimer à l'image de la Trinité créatrice.

Le monde a besoin de sentinelles de l'histoire capables de voir plus loin que la situation présente. Mieux : il a besoin de vigies, c'est-à-dire de marins qui se tiennent au point le plus élevé d'un navire et dont le rôle est non seulement de garantir le statu quo, mais de permettre une bonne navigation en évitant les écueils, en se protégeant des pirates, en observant les étoiles pour repérer la bonne orientation, en indiquant la proximité du port vers lequel le bateau est dirigé. Le sens de la navigation est le port d'arrivée. Mais il faut quelqu'un qui scrute l'horizon, qui sait se faire guider par les étoiles, qui entrevoit le port de loin et communique tout cela à l'équipage du navire.

Il semble que saint Benoît aimait veiller et prier durant la nuit en se tenant près de la fenêtre au sommet d'une tour du monastère. De là il eut une vision mystique très significative peu avant sa mort. Il vit le monde entier réuni dans un seul rayon de soleil, et dans cette lumière il aperçut l'âme d'un évêque ami portée au ciel dans un globe de feu (cf. S. Grégoire le Grand, *Dialogues*, II,35). J'aime penser à cette prière dans l'attitude d'une sentinelle, à la fenêtre du monastère sur la montagne, pendant que tout le monde dort. C'est cela qui devrait être le ministère prophétique de la vie monastique.

Un premier aspect de la nouveauté créée par la pandémie et le confinement est peut-être que les gens ont senti le besoin de vrais guetteurs, de personnes qui savent scruter l'horizon, même si celui-ci disparaît dans le brouillard et la nuit. À vrai dire, nous devrions toujours éprouver cette exigence, mais peu seulement se rendaient compte avant la pandémie que la barque du monde naviguait sans orientation.

Rien n'est plus dangereux qu'un progrès sans orientation, qui n'a pas de sens, où l'on ne sait pas où l'on va. Vivre un processus historique sans orientation annule le processus et le rend stérile. Un navire qui flotte à la dérive est toujours en danger, il est lui-même un danger. Un navire qui sait où il va peut aussi traverser les tempêtes. L'arrêt de tout pendant le confinement a mis en évidence l'incapacité du monde politique, économique et culturel de repérer une orientation. Le progrès était le seul sens que notre société connaissait. Si on arrête le progrès, le sens disparaît.

Le don d'être conscient de son humanité

Plus je réfléchis sur l'expérience de ces mois, plus je me rends compte que la référence à la vie monastique que le confinement a suggérée à tant de personnes n'est pas seulement sentimentale. Pendant deux mois, et sans oublier l'aspect dramatique et même parfois tragique de la pandémie, nous avons pu rêver les yeux ouverts d'une société qui découvre que l'on peut mieux vivre avec sobriété, dans le silence, sans consommations inutiles, sans continuer à voyager, dans la simplicité et la sérénité des relations familiales et du bon voisinage, goûtant le temps pour approfondir ce qui nourrit l'âme et l'amitié. Le moment présent a pris de la densité et de la beauté.

Au fond nous avons fait l'expérience d'un Carême universel dans le sens que lui donne saint Benoît dans sa Règle : un temps durant lequel les moines reviennent à cultiver et à observer ce qu'ils devraient toujours vivre, mais dont ils s'éloignent à cause de

leur fragilité et par négligence pour s'occuper de ce qui est éphémère et superficiel (cf. RB 49,1-3).

Pensons seulement à tous ces fidèles catholiques ou non, chrétiens ou non, qui ont suivi quotidiennement un geste religieux à la télévision ou par les médias informatiques : la Messe du Pape ou d'autres pasteurs, moments de prière ou de catéchèse. La régularité d'actes ascétiques cultivés dans les monastères est devenue une expérience quotidienne, dans les familles et pour les personnes vivant seules. Ou bien pensons aux groupes qui se sont connectés pour prier ensemble ou pour partager la parole de Dieu ou d'autres textes les invitant à une vie plus intense. Nombreux sont ceux qui, par les mêmes moyens, sont allés à la recherche de la parole de personnes sages et avisées, capables de les aider à vivre intensément la situation présente.

Bref, c'était comme si on se trouvait dans une grande communauté monastique où on cultive les gestes et les moments qui construisent, qui forment à développer un rapport authentique et responsable avec la vie et avec la réalité, avec toute la réalité, depuis notre cœur jusqu'au cœur de tous, depuis notre humanité jusqu'à l'humanité entière et toute la création.

Pour beaucoup, ces gestes et ces bonnes habitudes sont déjà des souvenirs ; mais l'important est la prise de conscience que, plus que la proposition d'un art ascétique de la vie, le monachisme incarne une anthropologie théologique capable de répondre à la crise de l'histoire en permettant de la traverser d'une manière positive. C'est comme cela que saint Benoît a remodelé la société et la culture européennes, les sauvant de la confusion et de la corruption dans lesquelles peuvent s'enliser même les civilisations les plus grandes et les plus raffinées.

La nostalgie n'est pas un rapport mûr avec les choses belles et positives que nous vivons, parce qu'elle ne permet pas d'en continuer l'expérience dans le présent dans lequel nous vivons. Mais si l'expérience nous procure une conscience plus vraie et plus profonde de notre propre humanité, si elle nous apprend que nous pouvons vivre avec plus d'intensité, alors nous comprenons que nous pouvons maintenir vive l'expérience faite aussi en revenant aux formes et aux gestes qui nous ont aidés à élargir la conscience de nous-mêmes. Ce n'est pas un problème formel, il ne s'agit pas tant d'avoir une règle de vie, d'être fidèle à des gestes et des moments, mais d'aimer la vérité de ce que nous sommes et de ce que sont les personnes avec qui nous vivons.

Au fond, le vrai problème de l'histoire n'est pas le progrès de l'histoire mais le progrès de l'humanité, de l'intensité avec laquelle l'être humain vit son humanité, sa vocation humaine qui est une vocation divine. Car Dieu a voulu l'homme et l'a créé à son image et selon sa ressemblance. L'histoire prendra fin, tant d'époques historiques ont déjà passées, mais l'homme a un destin éternel, et c'est de cela que nous sommes responsables.

Ce que saint Benoît a semé dans l'histoire, ce ne sont pas tant les monastères, les bibliothèques, les églises, les champs bien cultivés et l'artisanat soigneusement exécuté. Les Cisterciens non plus n'ont semé que cela dans la nouvelle Europe qui germait au 12^e siècle.

Ce que saint Benoît a semé est une nouveauté antique et toujours actuelle dans la manière de vivre son humanité, un nouveau regard sur l'homme, une nouvelle conscience de soi-même et de l'autre illuminée par l'événement chrétien qui a apporté au monde le regard originel de Dieu créant l'être humain à son image. Aider à vivre cette conscience de son humanité est le grand don des saints comme Benoît, le don aussi des grands Papes qui ont été donnés à l'Église depuis au moins un siècle.

Une épine dans la chair du monde

Saint Grégoire le Grand raconte que saint Benoît s'est retiré à Subiaco, abandonnant les études à Rome au moment où la civilisation romaine était sur le point de s'effondrer. On pourrait penser qu'il s'est enfui pour se sauver soi-même. En réalité, les conséquences à travers les siècles de son choix mettent en lumière la conscience de ce jeune homme que la crise de son époque lui demandait d'aller surtout au fond de la crise de son cœur. Il avait l'intuition que la globalité du problème du monde et de l'histoire exigeait d'affronter en profondeur le problème de son cœur, de sa liberté, de sa vie. S'il avait continué ses études, il serait probablement devenu un orateur brillant, peut-être même un sénateur, mais finalement l'un de tous ceux qui réagissaient à la crise avec des mots, avec des théories et des opinions, comme le font presque tous aujourd'hui. Au contraire, il s'est retiré pour se confronter à la crise du monde en allant à ses racines : le tourment du cœur humain plein d'un désir inquiet et incapable de le réaliser.

Car le problème du cosmos et le problème de notre cœur sont fondamentalement identiques : le désir, le besoin conscient ou inconscient de plénitude, du bien, de vie, de bonheur, et une impuissance radicale de le réaliser.

Quand Jésus dit : « Quel avantage un homme aura-t-il à gagner le monde entier, s'il se perd ou se ruine lui-même ? » (Lc 9,25), il pose la question cruciale et si nous n'avons pas de réponse à cette question, s'occuper de l'histoire, s'occuper « du monde entier », est vain et sans consistance.

Parce que le problème est que le sens du monde entier n'est pas le monde entier, mais ce qui donne sens au cœur de l'homme. En posant dans le cosmos le cœur de l'homme, Dieu a mis une épine dans la chair du monde. Le cosmos possède en lui un point, un petit point, aussi fragile soit-il, qui en assure la conscience globale. La dernière étoile de la dernière galaxie de l'univers en extension a dans le cœur de l'homme son point de conscience sans lequel elle n'aurait aucun sens, comme si elle n'existait pas.

Saint Benoît a eu peu d'« expériences mystiques », mais celle qu'il a eue semble justement décrire ce mystère. Comme je disais, il a vu le monde entier rassemblé dans un seul rayon de soleil. Saint Grégoire explique cette vision de la manière suivante : « Pour l'âme qui voit le Créateur, toute créature paraît bien exigüe (...) car par la lumière elle-même de cette vision intime, le sein de son esprit s'élargit et son cœur grandit tellement en Dieu qu'il se tient élevé au-dessus du monde » (*Dialogues* II,35).

Cette vision décrit à quelle conscience du cosmos peut s'élever celui qui ouvre son cœur à la grâce, qui saisit le problème de l'univers et de l'histoire à partir du problème de son propre cœur, qui pose le problème du monde et de l'histoire sans « sauter par-dessus » le problème fondamental de notre liberté.

Le coronavirus et l'économie ont leurs lois, leurs processus, qui souvent semblent devenir fous et se révolter contre l'homme ; mais aucune loi physique, biologique ou économique est plus grande que la liberté d'un seul cœur humain. Le virus nuit sans conscience ; le cœur humain peut subir même les pires conséquences d'un virus consciemment et en donnant un sens à ce qu'il subit. Le cœur humain est capable de subir, de perdre tout, même la vie, *avec une liberté qui domine tout*, qui sauve le cœur de la ruine. Et de cette manière, il sauve le monde et l'histoire en réalisant leur sens, parce que le sens du cosmos et de l'histoire est la liberté humaine capable d'aimer en donnant la vie.

Mais nous devons mieux comprendre ce que signifie et comment se réalise cette liberté. Nous devons pour ainsi dire descendre plus profondément dans le mystère de la capacité que Dieu offre au cœur humain de réaliser sa liberté en donnant sens au cosmos et à l'histoire.

L'œuvre de Dieu dans l'œuvre humaine

Plus les années passent, plus je me rends compte que le noyau de l'expérience monastique et du charisme de saint Benoît n'est pas tant défini par la formule « *ora et labora* », mais par la conscience et la pratique par l'homme de « *l'opus Dei* », de « l'œuvre de Dieu ».

Avec l'expression « *opus Dei* – œuvre de Dieu », Saint Benoît définit la liturgie monastique, l'Office divin qui donne une structure à la vie du monastère. Il ne s'agit pas seulement de « faire » des prières ou des célébrations. Il s'agit d'accepter vraiment que l'œuvre de Dieu entre dans la vie et l'œuvre de l'homme, il s'agit de consentir à ce que la vie et le temps deviennent le lieu où Dieu œuvre, où se réalise l'œuvre divine. Saint Benoît a quitté le monde pour que son cœur puisse se consacrer à laisser Dieu œuvrer dans le monde. Pas dans un sens miraculeux ou carrément magique, mais justement à travers l'homme, à travers l'œuvre de l'homme. La position chrétienne face au drame du monde et dans le processus de l'histoire n'est pas d'abandonner le monde à lui-même ni de prétendre que Dieu intervienne magiquement dans le monde en faisant l'impasse sur l'homme et sur sa liberté. La position chrétienne est d'incarner dans le monde l'œuvre de Dieu, d'offrir à Dieu une humanité qui librement se fait instrument de l'œuvre de Dieu dans le monde et dans l'histoire.

Il y a quelques semaines, dans un séminaire en ligne me mettant en contact avec des personnes occupées à recréer des postes de travail dans la situation extrêmement critique de l'Amérique Latine et particulièrement du Venezuela, j'ai parlé de la vision bénédictine du travail. J'ai souligné, entre autres, une phrase de la Règle qui pour moi est comme une goutte de rosée reflétant tout ce que je viens de dire sur le rapport entre l'œuvre de Dieu et l'œuvre de l'homme. Au chapitre 50, saint Benoît explique comment les frères qui travaillent loin du monastère doivent prier l'Office. Il demande

qu'à la même heure de la prière de la communauté dans l'église, ils « accomplissent l'Œuvre de Dieu là où ils travaillent, là où ils œuvrent – *agant ibidem opus Dei, ubi operantur* » (RB 50,3).

Pour moi, cette phrase est une définition splendide de la possibilité qui nous est donnée de consacrer le travail humain pour que l'œuvre humaine exprime l'œuvre de Dieu. C'est pour ainsi dire une coïncidence physique qui se réalise entre les deux œuvres, une véritable synergie divino-humaine. Et cela fait que tout devient une seule œuvre de Dieu. Derrière cette expression se cache la foi dans le mystère de l'Incarnation : en Christ et par le Christ, dans le mystère de son Corps qu'est l'Église, l'humain et le divin coïncident et se réalisent dans le même temps et le même lieu. Et cela transforme la réalité humaine, la culture humaine en réalité divine sans pour autant cesser d'être humaine.

C'est cela qui répond véritablement à la crise de l'histoire. Car la conscience du cosmos, c'est-à-dire le cœur humain, crie que l'homme ne peut se sauver lui-même ni sauver le monde. Mais en même temps il se sent responsable de ce salut, il sait que le salut du monde dépend de lui. En vivant sa propre œuvre avec la conscience que c'est de l'œuvre de Dieu seule que nous avons besoin, tout ce que l'homme fait devient un événement qui transforme le monde. Même le geste le plus modeste, même l'œuvre la plus cachée comme la prière dans la cellule d'un ermite, ou le plus humble service dans la sphère familiale, devient un événement qui introduit une semence de nouveauté dans le processus historique, une nouveauté humainement impossible parce que divine, éternelle.

Que l'œuvre de Dieu puisse se réaliser à travers l'œuvre de l'homme est quelque chose, comme je disais, qui possède les dimensions et la valeur de l'Incarnation. Dimensions et valeur paradoxales qui font coïncider, sans les confondre, le divin et l'humain, l'infini et le fini, le gain et la perte, la gloire et la croix, la sagesse et la folie, la victoire et la défaite, la toute-puissance et la faiblesse... L'éternel et le temps coïncident dans l'instant présent dans lequel l'homme vit.

Le moment présent : *festinatio cum gravitate*

Un des aspects les plus impressionnants du confinement global était de voir comment l'arrêt de tout nous a mis face au défi du présent, du moment présent. Nous avons découvert que nous sommes capables de faire beaucoup mais incapables de ... rien faire, de nous arrêter, de soutenir la confrontation avec le présent et, par conséquent, avec la réalité, car la réalité n'existe que dans le présent. Nos projets et nos plans nous lancent toujours vers un temps à venir. Mais la réalité n'est que dans le présent.

Pour beaucoup de personnes cette expérience a été un cauchemar. Pour beaucoup d'autres elle était l'occasion de découvrir que dans l'instant présent habite l'éternel, une plénitude qui met le cœur en relation avec l'infini. Beaucoup ont découvert ou redécouvert, même dans nos monastères cloîtrés, que l'instant présent est le moment de Dieu avec nous, de la présence de Dieu à laquelle nous sommes invités comme à un rendez-vous amoureux. Nous avons découvert que souvent, nous n'avons pas le

temps pour Dieu parce que nous ne nous arrêtons pas devant lui. Nous avons découvert que Dieu ne nous demande pas du temps mais le moment présent que nous sommes en train de vivre. Nous ne nous arrêtons pas parce que nous imposons à la réalité un rythme non réel qui ne correspond pas à la réalité telle qu'elle est donnée. Nous fuyons le réel présent pour courir vers des rendez-vous que nous seuls nous avons fixés ou qui sont fixés par la culture qui nous domine, un espace non réel, un espace rêvé ou de toutes manières projeté par nous.

Saint Benoît nous éduque à la présence dans le présent avec des gestes de prière réguliers qui rythment la journée. Saint Benoît « rompt » régulièrement le temps que nous construisons et projetons, durant la nuit, mais surtout durant la journée, quand nous sommes actifs et conscients. Ce n'est pas le temps qui est brisé, mais bien notre projet sur lui, notre prétention de le tenir dans nos mains et de le contrôler, d'en faire ce que nous voulons. L'œuvre de Dieu entre dans les œuvres de l'homme comme à travers une blessure, une fracture de notre œuvre, une brisure de l'œuvre qui permet aux mains de Dieu d'en faire son œuvre, l'œuvre dans laquelle se donne sa Présence eucharistique.

Au chapitre 43 de la Règle, saint Benoît demande que « à l'heure de l'office divin, aussitôt le signal entendu, on quittera tout ce qu'on a dans les mains, et l'on se hâtera d'accourir [*summa cum festinatione curratur*], avec gravité néanmoins [*cum gravitate tamen*], afin de ne pas donner aliment à la dissipation [*ut non scurrilitas inveniat fomitem*]. On ne préférera donc rien à l'Œuvre de Dieu. » (RB 43,1-3)

Festinare cum gravitate, se hâter avec gravité. En observant comment nous tous nous vivons et comment va le monde et même l'Église, je me rends compte que c'est peut-être justement cette posture humaine qui est le plus urgent à récupérer aujourd'hui. C'est une manière de vivre, de nous concevoir nous-mêmes, le temps, les choses et les relations, le devoir et le plaisir, bref, tout notre rapport avec la réalité qui rendrait notre humanité plus intense. C'est un dynamisme tendu qui adhère pourtant au moment présent sans le survoler. Saint Benoît semble en parler en passant et à propos d'un aspect partiel de la vie du moine ; mais si on lit attentivement la Règle, on comprend que cette phrase est la synthèse de toute la vérité humaine et chrétienne à laquelle le monachisme veut nous éduquer dans tous les domaines de la vie.

Lourds du Verbe

Il est utile et éclairant de mettre ce passage de la Règle en rapport avec l'épisode de la visite de Marie à sa cousine Élisabeth. Dans le texte de Luc 1,39, immédiatement après le récit de l'Annonciation, la Vulgate utilise aussi l'expression « *cum festinatione* » pour décrire Marie se hâtant vers la région montagneuse de Judée où elle veut trouver et servir sa parente enceinte de six mois. En décrivant le mouvement de Marie, l'Évangile ne parle pas de « *gravitas* » ; mais il n'est pas difficile de s'imaginer avec quelle gravité elle a vécu chaque pas de son chemin, chaque respiration, chaque regard, consciente de porter le Fils de Dieu dans son sein ; avec quelle conscience elle a vécu chaque instant, le rapport avec toute la réalité qu'elle traversait. En italien on dit d'une femme enceinte qu'elle est « *gravida* », qu'elle est en « *gravidanza* ».

Vraiment, en Marie, la « *gravitas* », le « poids » et l'importance de la présence du Verbe incarné devait remplir chaque instant d'intensité, de plénitude, de sacralité, de gloire. Imaginons avec quel sérieux la Vierge, en accélérant ses pas sur les sentiers de la montagne, adhère à chaque pas, à chaque respiration, à chaque battement de son cœur, consciente du mystère qu'elle portait en elle et qui donnait à tout de l'importance, rendait tout grave du Christ. La femme enceinte vit dans l'attente, elle a hâte de mettre au monde, elle désire qu'arrive le jour où elle verra l'enfant face à face. Mais en même temps, elle vit chaque instant « lourd » de la conscience de la présence de l'enfant en elle. Chaque pas, chaque geste des neuf mois d'attente est vécu avec la gravité de la présence toujours plus consciente et perceptible, même physiquement, de l'enfant. Imaginons cette situation si l'enfant est le Fils de Dieu !

Lors de ma première retraite de quelques jours à l'abbaye d'Hauterive, encore étudiant à l'université, ce qui m'a le plus frappé chez les moines et chez moi-même vivant avec eux, c'était la gravité de leurs pas, c'était la manière de marcher en repérant chaque pas, dans le silence. Je l'ai exprimé dans une petite poésie : « Même aux hirondelles suffit l'espace infini du cloître. Tu n'es que respiration et rumeur de pas. »

C'est pourquoi je trouve que marcher dans la montagne éduque bien à la vérité humaine. On monte vers un sommet, mais on se rend compte de chaque pas ; chaque pas est lourd de la peine tendue vers le but, et chaque instant est sensible soit à la respiration et au battement du cœur, soit à la beauté environnante qui est anticipation du sommet où on contempera tout d'en-haut. C'est un symbole de la vie qui tend vers un ultime Destin, mais un Destin que s'est rendu présent dans l'instant, dans la chair de chaque moment présent.

La vie est une course, elle passe vite et demande beaucoup, mais elle exige surtout de la gravité, car la hâte fuit l'instant présent et risque de transformer en une œuvre à nous même ce qui est l'œuvre de Dieu, de transformer la rencontre avec Dieu en rencontre avec nous-mêmes. La gravité nous éduque à entrer dans le présent déjà quand nous sommes en chemin. Le signal de l'œuvre de Dieu est le rappel à adhérer à Lui ici et maintenant. Seulement ainsi l'instant liturgique dans l'église sera un moment de coïncidence réelle entre l'éternel et le présent.

Serviteurs utiles de l'humanité

Durant ces mois de confinement global j'ai compris, mais encore sans réussir à le formuler, que le monde entier aurait besoin justement de cette « *festinatio cum gravitate* », et c'est cela que l'Église, et particulièrement la vie monastique, doit offrir. Parce qu'il s'agit là d'une posture plus humaine pour tous. Ce n'est pas une solution aux mille problèmes mais une voie pour les affronter, pour passer à travers eux en grandissant humainement, en grandissant dans la vérité humaine.

Il s'agit d'une posture humaine, d'une conscience de soi tendue vers le Destin qui nous rend réellement responsables, activement attentifs à ce que chaque moment nous demande et nous donne. Sans cela nous ne prêtons pas vraiment attention aux besoins de ceux que nous rencontrons, au pauvre que nous croisons, ou à la

responsabilité universelle de chacun de nos petits gestes, de comment nous traitons chaque chose mise dans nos mains, comme nous le rappelle si bien l'encyclique *Laudato si'*.

Il ne s'agit pas d'imposer la foi, mais de proposer l'intensité humaine qu'elle produit en celui qui en fait l'expérience. Il s'agit de vivre chaque chose avec la gravité de la conscience que Dieu est présent, que le Verbe s'est fait chair et habite notre humanité dans la capillarité de chaque instant, de chaque rencontre, de chaque circonstance. C'est cela, l'œuvre de Dieu qui pénètre l'œuvre de l'homme. Et c'est précisément cette expérience qui annonce le Christ, qui rend témoignage de lui, qui rend évidente sa beauté et sa vérité pour chaque homme et chaque moment de l'histoire. Ce qui rend témoignage à l'œuvre de Dieu, c'est-à-dire au Christ qui sauve le monde, c'est le fait même de marcher, de vivre de cette façon, c'est la « *festinatio cum gravitate* », être tendus vers le Christ en goûtant l'intensité de sa présence ici et maintenant.

Vivre avec cette conscience, que l'on soit un humble paysan ou le président d'une nation, rend la vie utile à l'humanité. Parce que le but de l'œuvre n'est plus le pouvoir mais le service que l'œuvre incarne à travers tout. Qui sert l'œuvre de Dieu en permet l'avènement, et rien ne sert l'humanité mieux que l'œuvre de Dieu qui sauve le monde. Non tant par ce que l'on fait que par ce que l'on est. Pour saint Benoît, l'être de la personne se réalise dans l'œuvre de Dieu. De fait, tout est œuvre de Dieu. Qui travaille dans la docilité à l'œuvre de Dieu travaille avec son être, comme Dieu lui-même fait tout avec l'amour qu'il est.

Dans la maison d'Élisabeth la Vierge Marie a certainement travaillé, rendu service, très concrètement, elle a fait des choses utiles et nécessaires. Mais l'Évangile souligne surtout l'intensité de sa présence, sa manière d'être avec les autres, attentive à tout, pleine de sollicitude pour tout, mais se souvenant toujours de la présence du Verbe incarné, comme aux noces de Cana, comme au pied de la Croix.

Saint Benoît nous dit que quand manque la *gravitas*, même courir à la prière devient *scurrilitas*, vaine superficialité (RB 43,2). Combien de personnes dans le monde et dans l'Église sont capables de faire des choses importantes, d'avoir de grandes responsabilités, d'être chefs de « superpuissances », d'être extrêmement actives et efficaces, et pourtant, elles trahissent une terrible superficialité, une terrible inconsistance humaine.

La grande urgence aujourd'hui comme toujours est d'offrir au monde une posture humaine, une manière d'être en mouvement et de s'arrêter, de courir avec gravité, qui soit un témoignage vivant du fait que le Verbe s'est fait chair et habite au milieu de nous pour donner sens et accomplissement à chaque instant de notre vie, de même qu'à tout le cosmos et à toute l'histoire.